

Nouveautés

Numéro 158, été 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61537ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2010). Compte rendu de [Nouveautés]. *Québec français*, (158), 4–15.

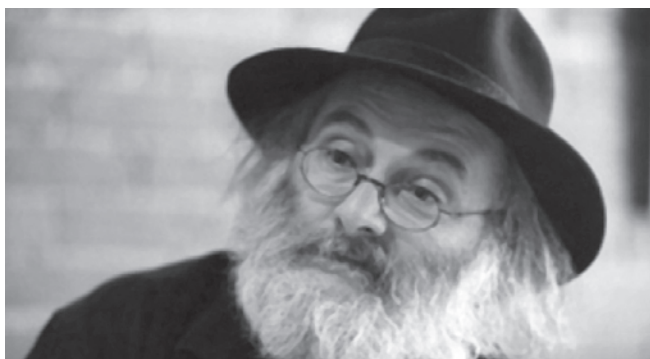


Photo : Jacques Grenier, *Le Devoir*

ESSAI

VICTOR-LÉVY BEAULIEU
La Reine-Nègre et autres textes vaguement polémiques

Éditions Trois-Pistoles,
Notre-Dame-des-Anges
2010, 430 pages

Victor-Lévy Beaulieu est un polémiste-né et il en donne encore une fois la preuve dans son dernier ouvrage (mais est-ce vraiment son dernier, tant il est prolifique ?), *La Reine-Nègre et autres textes vaguement polémiques*, qui regroupe un peu plus de cent textes qu'il a disséminés un peu partout, dans la presse montréalaise et régionale, quelques préfaces qu'il a acceptées de signer, comme la préface aux rééditions de *Kébèk à la porte* de Raoul Duguay (1993), de *Ces spectres agités* de Louis Hamelin (1993), de *Petites chroniques du Bas-du-Fleuve* d'Arthur Buies (2003), de *Babel* de Renaud Longchamps (2005), et d'*Olivar Asselin, le pamphlétaire maudit*, un ouvrage inédit de Claude-Henri Grignon publié en 2007. Écrivain et éditeur établi en région, la sienne, dans le Bas-du-Fleuve, qu'il s'applique à défendre bec et ongles, VLB s'en prend à tout ce qui bouge ou presque. Ses principales têtes de Turc sont le Parti québécois et ses chefs, dont il met en doute leur désir de travailler à l'indépendance du Québec, depuis René Lévesque, son « beau risque » et sa décision de se contenter d'être à la tête d'un bon gouvernement, sitôt élu en 1976, en passant par Lucien

Bouchard, Pierre-Marc Johnson et Bernard Landry, qui ont, selon lui, nui aux indépendantistes au lieu de servir la cause, sans parler des deux derniers, André Boisclair, dont il ridiculise les valeurs qu'il défend dans sa langue de bois, et Pauline Marois, qu'il pourfend ici et là et qu'il accuse de trahison parce qu'elle propose l'enseignement de l'anglais dès la première année du primaire. Car VLB, comme d'autres sans doute, ne croit pas au bilinguisme d'une société, car toujours la langue du plus fort finit, comme au Tibet, par engloûtir et faire disparaître à tout jamais la langue de la minorité : « [...] l'histoire a parfaitement démontré que là où s'installe le bilinguisme de fait dans une société minoritaire, la langue de la majorité devient tôt ou tard celle de tout le monde. Il n'y a pas d'État bilingue » (p. 406). De là, selon lui, l'importance de protéger encore davantage et de renforcer le statut de la langue française (p. 407). Il n'y va pas par quatre chemins pour condamner le Bloc québécois

et son chef Gilles Duceppe : les députés bloquistes perdent leur temps à Ottawa et seraient bien plus utiles s'ils venaient aider les indépendantistes du Québec à faire l'indépendance, raison première et unique de leur engagement, croit-il.

Il attaque encore, comme le titre de son ouvrage l'indique, Michaëlle Jean, la gouverneure-générale du Canada appelée par le pouvoir fédéral à défendre avant tout le multiculturalisme au détriment de la culture autochtone, celle qu'elle avait choisie en s'installant au Québec. Une fois en poste à Ottawa, elle a oublié qu'elle devait défendre tous les Canadiens, mais s'est contentée de défendre les *Canadians* au détriment des Québécois. Il pourfend encore les bourgeois qui prétendent défendre la démocratie, dénoncent la lâcheté des politiciens (qu'il a pourtant tenté de joindre en se présentant aux dernières élections comme candidat indépendantiste indépendant), dénoncent la bureaucratie des Salons du livre, la grande misère de l'édition québécoise, surtout pour les petits éditeurs qui doivent subir les injustices des organismes subventionnaires, le *freak show* de la télé-réalité, Télé-Québec, les projets de port en eau profonde à Lévis (Rabaska) et à Cacouna, dangereux pour l'environnement, et une foule d'autres problèmes dont sont victimes les Québécois (la société québécoise obligée de

composer avec le reste du Canada, un pays aliénant, etc.).

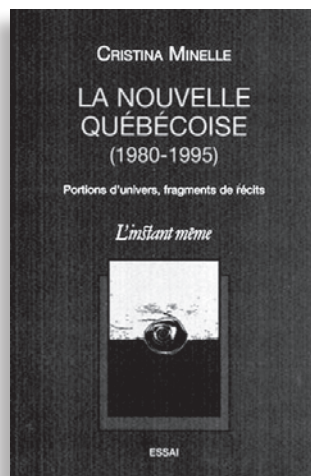
Il a de bons mots toutefois pour quelques écrivains, dont son auteur fétiche Jacques Ferron, Arthur Buies, qui a su résister à l'idéologie de son temps, Jack Kerouac, James Joyce, Herman Melville, Victor Hugo, tous des auteurs à qui il a consacré au moins un livre, Michel Foucault, Yves Thériault, Michel Chartrand, à qui il rend hommage à l'occasion de ses 90 ans, Gilles Pelletier, son Capitaine, qui a magistralement incarné au petit écran le personnage de Xavier Galarneau dans la série *L'héritage*...

Certes, voilà un ouvrage d'un grand intérêt, qui nous éclaire davantage sur la pensée de l'un des écrivains majeurs du Québec contemporain. Même si on peut parfois reprocher à VLB le ton de certaines chroniques, qui manquent quelque peu de nuance, ses attaques personnelles à l'emporte-pièce, voire ses insultes, etc., c'est un livre à lire à petites doses et, souvent, à méditer.

AURÉLIEN BOIVIN

CRISTINA MINELLE
La nouvelle québécoise (1980-1995). Portions d'univers, fragments de récits
Québec, L'instant même
2010, 238 pages.

Dès les premières pages de cette brillante étude, l'auteure pose ses balises : elle a choisi la période entre les deux référendums à cause d'une réorientation frappante du discours de la littérature québécoise, particulièrement éloquent dans le domaine de la nouvelle. Le sous-titre indique bien ce dont il est question : après l'échec du rêve d'un pays indépendant, les nouvellistes – davantage encore que les romanciers – se détournent de la question nationale pour réfléchir sur une société qui n'a plus de projet commun ni points de repère, mais qui s'interroge sur



la question de l'identitaire. De ces réflexions naissent des textes reflétant le morcellement de la vie quotidienne. La nouvelle est souvent empreinte d'ironie, elle se fait plus brève, mordante, se voit parfois réduite à quelques lignes seulement. Personnages et lieux ne sont qu'effleurés, les récits se présentent sous une forme fragmentée. L'univers n'est plus perçu comme un ensemble, mais il apparaît morcelé puisque le rythme de vie s'accélère à en perdre haleine. Une fois la Toile installée, l'information se fait instantanée. La rapidité des séquences qui défilent sur l'écran est étourdissante, créant, d'une part, le phénomène des « capsules » (de plus en plus brèves) du quotidien. D'autre part, le phénomène dégénère en désinformation, glisse dans le superficiel. La plupart des écrivains se méfient de cette avalanche. Ils répondent par des formes inhabituelles et inusitées, ils morcellent tout, du texte à la syntaxe, en passant par des expérimentations typographiques (ponctuation absente, usage des guillemets pour souligner l'importance d'un syntagme, paragraphes très brefs, etc.). Ainsi, la forme répond en tous points au regard que les nouvellistes posent sur la vie réduite à une suite de « miettes » ; les personnages ont littéralement perdu le nord. S'il existait, avant 1980, une thématique précise déterminant les recueils de nouvelles, il paraît absurde, pendant les quinze années suivant le premier référendum, de percevoir le monde comme si rien ne s'était passé. S'installe alors la période « post-québécoise », où le lecteur se construit lui-même le sens qu'il veut bien tirer des recueils.

Cet essai, dont l'auteure enseigne à l'université Ca' Foscari de Venise, est sans doute l'ouvrage le plus exhaustif sur la nouvelle québécoise de la période en question. La structure est claire, la maîtrise du corpus, admirable (il comprend les noms des plus

grands nouvellistes, Brulotte, Aude, Pellerin, Beaumier, Bergeron, Bosco, Cotnoir, Théoret, Yance, Daviau, Corriveau, Carpentier, pour n'en nommer que quelques-uns). S'ajoutent à cela les assises solides théoriques, basées sur les travaux des René Audet, Gaëtan Brulotte, Gilles Pellerin, André Berthiaume, Vincent Engel ou Lise Gauvin. En cadeau nous est offerte une présentation succincte des maisons d'édition spécialisées dans la nouvelle, surtout L'instant même, XYZ, la revue *Mœbius*.

Ce livre fait non seulement le point sur la nouvelle québécoise à une période décisive pour l'intelligentsia québécoise, il est incontournable pour tout enseignant, tant du niveau collégial qu'universitaire : les réponses aux questions soulevées sont parfaitement convaincantes et la justesse de l'argumentation se conjugue à la maturité de la réflexion. Bref, il s'agit du premier instrument à avoir sous la main avant de préparer un cours sur la nouvelle d'ici.

HANS-JÜRGEN GREIF

LOUIS-BERNARD ROBITAILLE
Ces impossibles Français
Denoël, Paris
2010, 384 pages

Ce livre laissera sur leur faim les lecteurs qui aimeraient en apprendre davantage sur ce peuple « impossible » et ceux qui cherchent une explication pour le qualificatif qu'utilise l'auteur. D'emblée, il faut dire que la première moitié de l'ouvrage se lit comme une liste annotée de statistiques qui touchent tous les domaines faisant la gloire de la France : cuisine, littérature, culture, belles femmes, coureurs de jupons, etc. La deuxième partie reprend, de façon plus explicite, certains aspects de la société française, surtout parisienne : le mariage entre le Sud et le Nord, la « tribalisation » de l'Hexagone, le système présidentiel (qui, tout compte fait, ressemble étrangement à

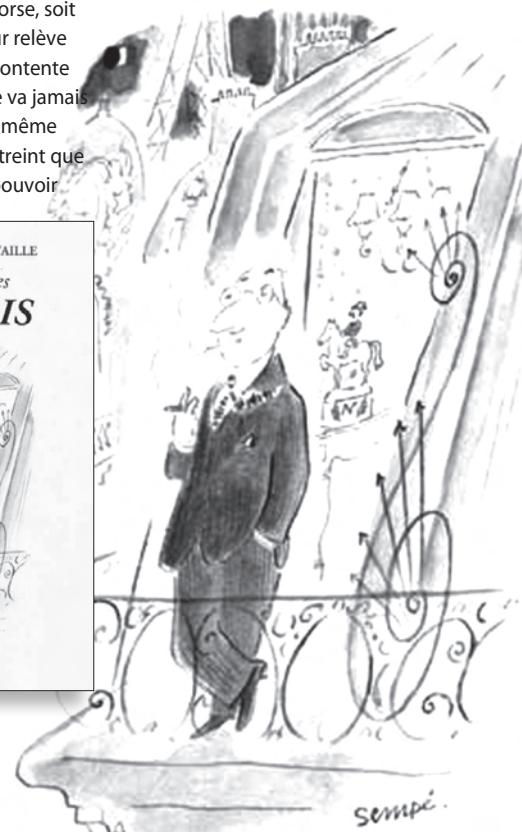
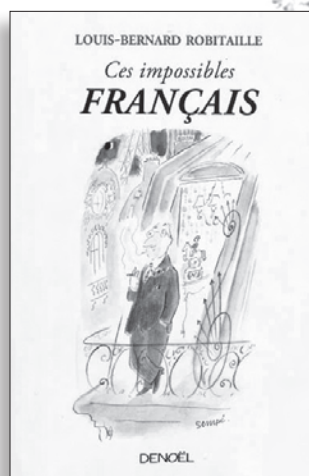
celui de l'absolutisme, les excès architecturaux de Mitterrand en tête), le rêve ridicule d'obtenir une (fausse) particule.

Sera déçu celui qui cherche des réponses aux interrogations posées par le profil de ce pays hautement complexe. L'auteur, journaliste québécois vivant depuis belle lurette à Paris, connaît la France d'aujourd'hui, ses habitants et, plus particulièrement, sa capitale. La distance, permettant à l'étranger de poser un regard différent, voire neuf, sur son pays d'accueil, aurait dû produire des réflexions plus solides que celles-ci. Robitaille tombe dans le piège de la facilité puisqu'il reprend les clichés que l'on répand invariablement sur la France depuis l'Ancien Régime : c'est le pays de l'élégance, de la parole, de l'intelligence. Ce sont les Français (plutôt les Parisiens) qui ont mené jusqu'au bout leur Révolution pour changer le monde ; c'est ici aussi qu'est née la Déclaration des droits de l'homme. Mais ces mêmes Français souffrent d'un curieux complexe collectif de supériorité, ils croulent sous le glorieux passé napoléonien, ils pleurent la perte de leur statut de « grande nation » (concept forgé de toutes pièces par le Corse, soit dit en passant). Si l'auteur relève ces contradictions, il se contente de les énumérer, mais ne va jamais plus loin. Dommage, car même dans un espace aussi restreint que celui d'un livre qui doit pouvoir

se vendre à un prix raisonnable, Robitaille aurait pu répondre aux questions qui se posent en expliquant que les Gaulois donnaient déjà du fil à retordre aux Romains (et pourquoi donc ?). Que cette nation est aussi composite que l'italienne, l'espagnole, l'allemande, la britannique. Que sa capitale est une superbe (ou terrible) fabrication à partir d'une idée centralisatrice, comme ailleurs (Berlin, par exemple). Que l'union entre le Sud et le Nord a été faite sur le dos de l'extraordinaire civilisation du duché de Bourgogne, anéantie par la cupidité des rois de France, des empereurs germaniques, des princes italiens, jusqu'aux papes. Au lieu de survoler le présent, il aurait fallu consulter davantage l'Histoire.

Ce qui « sauve » le livre : la plume enjouée de l'auteur, ses digressions amusantes. Un livre « français », pour reprendre le cliché, « spirituel ». Qu'il soit également superficiel n'a rien de français. Sauf si l'on tient ce genre de propos dans un salon parisien. Pour mieux connaître la France et les Français, il faut regarder ailleurs.

HANS-JÜRGEN GREIF



NOUVELLE

CAMILLE ALLAIRE
Celle qui manque
Triptyque, Montréal
2010, 96 pages

Jeune trentenaire, diplômée en création littéraire, enseigne la littérature, a déjà publié nouvelles et poésie dans des revues... Apparemment, Camille Allaire a suivi le parcours classique qui mène à la publication d'un premier livre. Elle appose toutefois une signature d'exception aux textes ouvrages et délicats réunis dans le présent recueil. Vingt-quatre nouvelles brèves écrites avec une sensibilité qui desserre un peu l'étau qui comprime le cœur de ses personnages.

À la faveur d'un style elliptique, voire poétique, Allaire évoque plus qu'elle ne raconte. Pourtant, nous arrivons sans peine à imaginer ce qu'elle cache ou ce qu'elle donne à entendre. L'absence déchirante d'une mère, happée par son art. L'amour presque quémandé à un père enfin retrouvé. Le désir exacerbé d'une jeune fille de treize ans. La solitude de celle qui existe plus qu'elle ne vit. La peur et la colère d'une adolescente volontairement cloîtrée. Le magnétisme enivrant de la musique...

Dans « Rien de romantique », en seulement deux pages, elle réussit à reconstituer une histoire d'amour

qui n'a pas su résister à l'ordinaire. Même conscience du temps dans la nouvelle « Regarder migrer les oies ». Écrit à l'infinitif, et de façon encore plus suggestive, ce texte relate avec pudeur une histoire similaire. Lorsque tout bascule en un battement de cils, comme dans « La tempête », le drame fige le cours des saisons. « Je suis devenue douleur pendant un temps que je me refuse à compter, un temps qui n'aurait jamais dû exister. Une tranche d'amour qu'il faudrait retirer de mon histoire » (p. 58). « Hurt », l'un des textes marquants du recueil, montre qu'au-delà de tout réconfort l'homme se prend à envier le sort de l'animal blessé qu'il abattra.

Une nouvelle auteure est arrivée. Elle s'exprime avec timidité, mais sa voix inquiète est grave et émouvante. Écoutons-la.

GINETTE BERNATCHEZ

DANIEL PIGEON
Chutes libres
XYZ, Montréal
2010, 158 pages
coll. « Romanichels »

En amont de son nouveau livre, *Chutes libres*, qui regroupe vingt-six textes aux contours diversifiés, Daniel Pigeon a publié trois romans et deux recueils de nouvelles. Son dernier roman, *Ceux qui partent*, remonte déjà à l'année 2003, et force est de constater que

le plaisir de redécouvrir cet auteur exercé s'est fait attendre.

La chute représente souvent le point névralgique d'une nouvelle. En épargnant au lecteur tout sentiment de frustration attribuable aux dénouements en queue de poisson, Pigeon excelle dans l'art de conclure – un talent qui aigüise ses qualités de nouvelliste. Évidemment, le titre de son recueil évoque des sorties d'ordres différents. Plongés dans des débâcles affectives, dirigés vers des issues fatales ou éprouvés par la désillusion, ses personnages chutent sans parachute sur un mode tantôt sérieux et tantôt malicieux. D'un texte à l'autre, le ton et le style varient, la forme également. Ainsi, notre intérêt puise à tous coups dans l'inattendu.

Le recueil est divisé en quatre parties qui rappellent chacune un thème : « Ruptures », « Vices », « Impromptus » et « Méridionales ». La nouvelle la plus réussie, « Les grandes douleurs sont muettes », illustre – en filant la métaphore jusqu'à la fin – la dégringolade amoureuse d'un homme trahi par sa femme. Le dernier paragraphe, d'une suavité féroce, exprime une ironie digne de Tchekhov.

Qu'il compose une tragi-comédie autour d'un autocuseur, qu'il se mette dans la peau d'un tueur à gages, d'une gestionnaire épuisée ou d'un mourant, Pigeon applique le même esprit subtil à tous ses récits. Certains textes, très courts, laissent sans doute une trace plus légère et l'ensemble manque un peu d'homogénéité (des versions de plusieurs nouvelles ayant été publiées dans différentes revues), mais cela n'entame en rien le talent de l'auteur et la succulence de chacune de ses histoires.

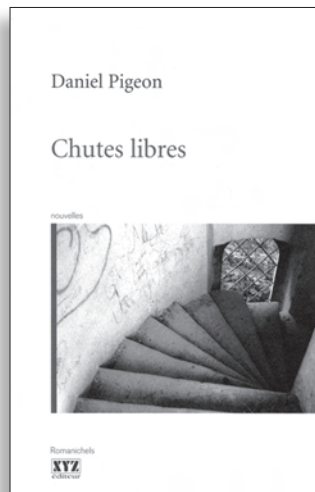
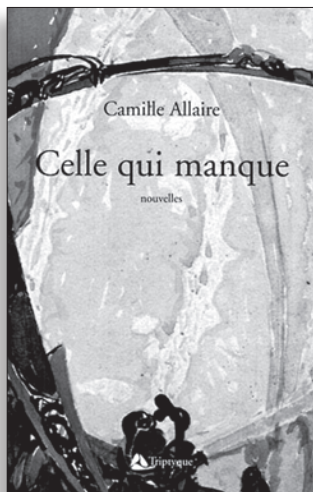
GINETTE BERNATCHEZ

RÉCIT

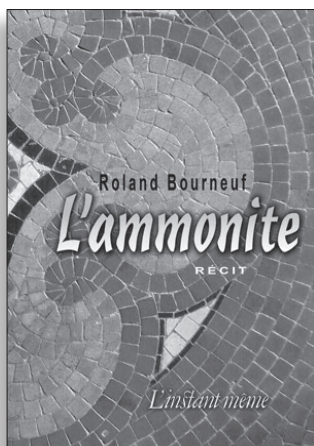
ROLAND BOURNEUF
L'amonite
L'instant même, Québec
2009, 230 pages

Le mot clé de ce récit (en fait, un immense soliloque) est sans doute *silence*. Car le narrateur, Arnaud Bermene, note dans de nombreux carnets les deux parties de sa vie sans faire parler ceux qui croisent son chemin. Le lecteur voit donc toute cette vie à travers ses observations qui sont, disons-le d'emblée, d'une clarté et d'une précision incomparables. Même, et surtout, quand il s'agit de faire revivre une scène très brève : chez Roland Bourneuf, un regard, un geste, traduisent les mouvements de l'âme sans se perdre dans de longues descriptions des lieux ou de l'aspect physique d'un personnage. La longue expérience littéraire de l'auteur le sert à merveille dans ce livre condensé qui, tout comme sa monumentale suite d'essais sur ses rencontres littéraires, *Pierres de touche* (2007, Prix Victor-Barbeau 2008), est le livre d'une vie. Dans *L'amonite*, les thèmes chers à l'auteur sont repris : la route et l'évasion d'abord – pensons au *Chemin du retour* (1996) –, la guerre, la forêt, la clairière (il vient de publier un inédit portant ce titre dans l'essai de Christiane Lahaie, *Ces mondes brefs*, consacré à la problématique du lieu dans la nouvelle québécoise contemporaine), la mer, le fleuve, les terres arides des hautes montagnes, sans oublier des mythes créés dans la littérature du Moyen Âge, comme Perceval.

Dans pratiquement tous les livres de l'auteur, ce n'est pas l'action qui est au centre de la narration, mais la réflexion sur la condition humaine fragile, instable, éphémère, ainsi que sur le silence dans lequel est enfermé l'homme. La vie de Bermene a pourtant commencé comme celle de millions d'autres : parents quelque peu mal assortis, un frère rebelle, une enfance sans histoires,



des études sans entrain, pas de talent en particulier. À première vue, donc, un être dépourvu d'ambition, assez lymphatique et dont le camouflage de la médiocrité est si parfait qu'on oublie l'homme, car il ne parle pas, ou peu. De ses jeux d'enfant lui vient le désir de se construire une généalogie : il collectionne de petits personnages, leur donne vie en les plaçant sur la route qui mène vers le passé. Toutes les fantaisies sont permises, y compris celle de l'origine du nom. Arnaud peut être le descendant de quelque preux chevalier ou d'une lignée de paysans dans une région française où il faut trimer dur pour survivre, car la terre y est avare. De là aussi l'ouverture sur la deuxième



partie du récit, où Bermene quitte la maison et entreprend un immense itinéraire qui va l'initier, au gré du hasard, aux mystères de la vie. Ainsi, il réfléchit sur le sort de la fillette adoptive du grand-père, Laure, sans doute l'une des figures emblématiques du livre, qui n'a pas voulu se conformer aux volontés du père, a quitté le foyer, tout comme son neveu, pour disparaître à jamais. La question traversant le livre entier est celle de la *trace* : que restera-t-il de moi ? Qui se souviendra ? Car nous sommes tous enfermés dans une ammonite dont nous suivons la spirale, tantôt vers ce que nous croyons être le haut, tantôt vers le bas, aveuglés, au bord du vertige, devenus sourds

à cause du bruit du monde. La seule issue se trouve dans l'exil intérieur et dans le silence. Puisque Arnaud ne peut briser la coquille qui l'enferme, l'aide doit lui venir de l'extérieur : il sait qu'il existe quelque part une fille dont la mère a souffert du même « syndrome de la route » que lui, et il la cherche. Cependant, Catherine surgit dans le récit (logiquement) au moment où son père vient de mourir. Elle l'a compris avant de lire ses carnets et a la sagesse de ne pas s'interroger sur sa relation avec lui si elle l'avait rencontré. Les « si » sont réservés au père. Sa fille vit pleinement le quotidien : l'appel de la vie n'est plus une chimère.

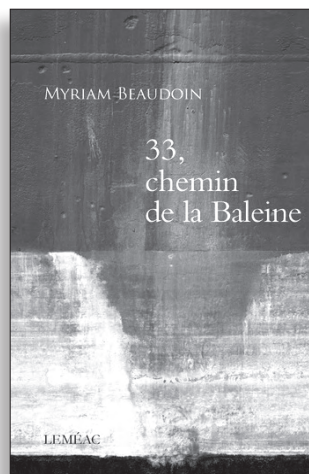
HANS-JÜRGEN GREIF

ROMAN

MYRIAM BEAUDOIN
33, chemin de la Baleine
Leméac, Montréal
2009, 189 pages

Après le succès de *Hadassa* – son précédent titre pour lequel elle avait reçu le prix littéraire des Collégiens et le prix des lecteurs France-Québec –, Myriam Beaudoin nous livre, avec *33, chemin de la Baleine*, un roman épistolaire exploitant lui aussi la thématique de l'assimilation. En fait, l'auteure s'est avant tout donné pour objectif de faire un portrait tressé à l'aide de deux fils temporels : l'un porteur du Québec des années cinquante et l'autre, du monde contemporain. Et à travers ces deux époques, deux femmes : la même.

D'abord, le roman s'ouvre sur l'image de la vieille Éva Lenoir : femme un peu perdue, autoritaire mais attachante, marquée par une cicatrice au visage. Dans la résidence où elle habite, elle reçoit pour la première fois la visite d'un jeune homme portant le même nom de famille qu'elle. En voyant la blessure de la vieille Éva, l'homme se souvient d'un « scandale tant médiatisé à l'époque », mais le lecteur, lui, devra attendre la fin du roman



pour connaître les circonstances entourant cette mutilation. Cet homme apporte avec lui un album dans lequel sont consignées des lettres : ses lettres à elle. Il lui fera ainsi la lecture de cette histoire par elle oubliée, et par elle racontée.

Ce récit est avant tout celui de la jeune Éva Lenoir : une femme d'origine modeste qui se renie, qui tente d'être autre chose qu'elle-même pour être à la hauteur de son mari, un célèbre écrivain québécois des années cinquante. Après le départ de ce dernier pour l'Île-aux-Coudres, n'ayant plus personne pour lui dicter son rôle, ne pouvant davantage être elle-même parce que s'étant perdue en chemin, Éva Lenoir se trouve prisonnière d'une solitude qui lui paraît sans fin. Une solitude entièrement vouée à l'attente. Sentant sans doute son personnage vaciller, craquer de l'intérieur, elle commence la rédaction de lettres à l'intention de son mari pour lutter contre une fin qui, déjà, semble inévitable. Démarche, hélas, sans succès aucun : le départ sans retour et les lettres demeurent sans réponses.

Myriam Beaudoin plonge en profondeur dans la psychologie de son personnage, suggère sans jamais tomber dans le piège de l'explication. Et son style, très beau, ajoute à cette profondeur. De plus, l'interruption de la lecture des lettres par des répliques de la vieille Éva contribue à ajouter une certaine originalité à la trame

narrative de base. Malgré tout, les lettres, quoique touchantes, deviennent parfois lassantes parce que trop semblables.

Aussi le roman se termine-t-il de manière précipitée : le mystère concernant l'accident fatal est étiré tout au long de la lecture, sans être atténué par des informations supplémentaires qui viendraient s'ajouter de lettre en lettre, et se dénoue d'un seul coup en deux paragraphes à la toute fin. L'avantage est sans aucun doute de maintenir la soif et l'attention du lecteur. Le désavantage est que le souvenir qui nous reste concernant *33, chemin de la baleine*, une fois la lecture terminée, demeure celui d'une intrigue dénouée. Pourtant, le roman possédait toute la richesse nécessaire pour suppléer à cette préséance de l'intrigue sur l'essence : tant le style d'écriture de Myriam Beaudoin que la profondeur des personnages étaient suffisants pour retenir l'intérêt du lecteur.

En définitive, *33, chemin de la baleine* est un livre d'une beauté admirable, d'une grande humanité, mais dont la force de prénance, une fois la lecture complétée, n'est peut-être pas aussi grande que celle de *Hadassa*.

ALEX NOËL

PATRICK BOULANGER
Selon Mathieu
Triptyque, Montréal
2009, 132 pages

Selon Mathieu, sept ans, la vie de tous les jours, telle qu'il la perçoit en cet été de crise, n'a rien d'une sinécure. Premier né d'une famille de quatre garçons, tiraillé entre un père dont les ressorts sont trop tendus et une mère dont le seul ressort est la religion, le garçon tente d'occuper la juste place qui lui revient.

Ce pauvre Mathieu revendique pourtant bien peu de choses. Il aime « les histoires, le dessin, la musique, les musées, les petites autos, jouer dans le sable [...] les biscuits, les fruits, le fromage et même les légumes... » (p. 17-18).

Mais voilà que le « surréal projet de famille heureuse » poussé à fond par ses parents se trouve dans une impasse. Son père, Narcisse (un prénom bien choisi), travaille le jour dans une épicerie et s'enferme la nuit dans son « placard à sorcière » pour peindre. À la suite d'une énième dispute avec sa femme Marie, il quittera la maison sur un coup de tête, sans même aviser ses fils de son départ. Au milieu de la pagaille, Marie tentera, tant bien que mal, de garder le fort jusqu'au retour escompté de Narcisse.

L'histoire est principalement narrée par Mathieu qui, à l'instar de son *alter ego* biblique, ouvre son récit par la présentation de sa turbulente fratrie, dont les membres ont hérité des prénoms et attributs des quatre Évangélistes. Toutefois, de temps à autre, par le biais d'une sorte de journal intime, Narcisse expose son propre point de vue. Au début du livre, Mathieu semble s'adresser à nous,

mais petit à petit il devient clair qu'il fait appel au « Bon Dieu », sollicitant de Lui un secours qui tarde à venir. Les parents de Mathieu ne sont pourtant pas indignes ou dénaturés, loin de là, mais force est de constater qu'ils en ont plein les bras avec leur progéniture. Et, malgré leur bonne volonté, faire régner la discipline est devenu la pomme de discorde à l'origine de leur séparation.

L'auteur, qui a obtenu le prix de poésie Alphonse-Piché en 2003, s'exprime avec bonheur dans un autre genre. Son récit est bien structuré et le prologue, volontairement nébuleux, boucle habilement la boucle en rejaillissant sur le dénouement. Les impressions de Narcisse apportent un contre-poids bienvenu au récit de son fils. La partie se joue surtout entre eux et, à la faveur d'une prise de conscience intuitive de leurs sentiments, pendant une pause qui se révélera salutaire pour chacun, ils grandiront en sagesse.

Hormis une digression presque subliminale au sujet d'un accident de voiture funeste, l'absence de sous-intrigues et un récit resserré renforcent la cohésion du roman. Le problème du niveau de langage soulevé par l'enfant narrateur est résolu par l'usage de barbarismes, de mots d'enfant ou d'expressions empruntés aux adultes. Ainsi, Mathieu porte toujours au crédit de ses parents les mots de vocabulaire qui n'appartiennent pas à un enfant de sept ans ; dans l'ensemble, son personnage apparaît tout à fait vraisemblable.

Malgré certaines réflexions de Narcisse, on lit ce roman avec l'impression que sa femme et lui courent davantage à l'épuisement qu'à la crise existentielle violente, et la réunion de leurs quatre petits « snoreaux » confère malgré tout un caractère ludique au récit. D'ailleurs, en apprenant que Narcisse s'est soumis à une « vivictomie », nous sommes tout à fait prêts à donner une nouvelle chance à cette famille.

GINETTE BERNATCHEZ

CATHERINE CLÉMENT

Dix mille guitares

Seuil, Paris

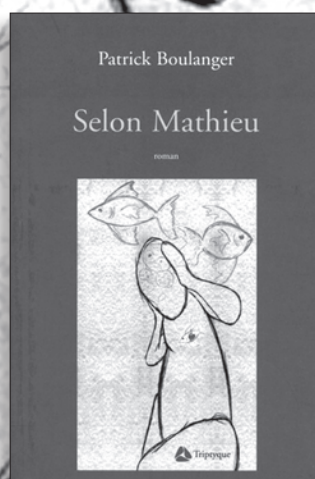
2010, 481 pages

Il y a trois ans, José Saramago avait décrit le trajet Lisbonne-Vienne d'un animal venu des Indes portugaises (*Le voyage de l'éléphant*), en passant par l'Espagne, la France, l'Italie, les Alpes. Pour le grand écrivain portugais, cela avait été le prétexte pour se moquer de l'autorité de l'Église et de ses manigances, la hiérarchie du pouvoir séculaire et, plus particulièrement, pour détruire la réputation des Habsbourg. Dans le livre que voici, Catherine Clément (*La Sultane, Le voyage de Théo, La princesse mendicante*, ainsi que l'inoubliable *La Señora*, pour ne nommer que quelques-uns de ses livres, tous magnifiquement écrits) fait revivre l'épisode d'un rhinocéros, lui aussi venu des Indes, qui a abouti à la cour du roi Sébastien 1^{er}, celui-là même qui, en 1578,

âgé tout juste de vingt-quatre ans, part à la tête d'une armée de quinze mille hommes afin de livrer bataille au sultan du Maroc. Son but ultime : conquérir le monde de l'islam et faire vivre, côte à côte, catholiques, musulmans et juifs. Lors de l'affrontement à Alkacer-Kébir, Sébastien périt, ainsi que le sultan Abdelmalik. Cependant, le corps du roi portugais n'est jamais formellement identifié, son peuple l'attendra pendant près d'un siècle. Le rhinocéros, dont la corne suscite la convoitise de l'empereur Rodolphe, est habité par l'âme d'un brahmane. C'est sa voix qui nous raconte l'histoire européenne ainsi que les périples de la corne après la mort du *bada*. Elle va d'abord à Rodolphe, grand érudit et cabaliste, est oubliée dans la salle des trésors du souverain puis, pendant la guerre de Trente Ans, lors du pillage du château de Prague par les troupes suédoises, elle est apportée à Christine, reine de Suède.

Ce roman couvre une longue période, extrêmement mouvementée, allant de 1554 (naissance de Sébastien) à 1689 (mort de Christine à Rome). Un immense défi pour n'importe quel historien, mais surtout pour la romancière, qui réussit un tour de force : au lieu de suivre la version officielle de la mort « héroïque » de Sébastien, dernier roi à partir en croisade – entreprise qui ne trouve le soutien de personne, ni du pape ni de Philippe II d'Espagne, oncle de Sébastien –, Clément reprend une légende, celle de la survie du roi auprès d'un cheikh, quelque part entre Fez et Meknès. Et quel tableau elle nous brosse ! Clément fait alterner politique et questions religieuses, surtout l'introduction de la Réforme et les terribles guerres qui en résultent, relatées par le *bada*, et la vie de Sébastien, marié, selon elle, à une princesse arabe qui lui donnera des enfants. Sébastien meurt, presque centenaire, dans l'obscurité d'un hameau marocain.

On connaît la plume et l'immense métier de la romancière





dont les qualités d'écriture sont exemplaires : clarté du propos, équilibre dans la diversité des faits narrés, savante alternance entre réalité et fiction pour garder le lecteur en haleine. Surtout, elle trouve le ton juste pour chaque domaine traité, ses dialogues sont convaincants (entre l'empereur et son ambassadeur à la cour d'Espagne, par exemple, ou les discussions entre Christine, qui se convertira au catholicisme dès son abdication, et Descartes). Un livre superbement documenté qui saura enchanter les amateurs d'Histoire. *Dix mille guitares* n'est pas un *remake* de l'avant-dernier roman de Saramago, mais ce livre a sa propre voix, son autonomie, bref, il n'a de commun avec *Le voyage de l'éléphant* qu'une bête venue d'ailleurs ainsi que le regard critique sur la folie humaine.

HANS-JÜRGEN GREIF

MICHEL DAVID

Un bonheur si fragile

Hurtubise, Montréal

Tome 1 : L'engagement, 2009,
530 pages

Tome 2 : Le drame, 2010,
506 pages

Les deux premiers tomes d'*Un bonheur si fragile* de Michel David ne manquent pas d'intérêt, tout comme ses deux autres sagas, *La poussière du temps* et *Chère Laurette*, tant sont nombreux les rebondissements dont l'auteur semble avoir le secret.

Dans le premier tome, *L'engagement*, Lucienne et Napoléon Joyal sont réticents à accorder la main de leur fille Corinne à Laurent Boisvert, qu'ils considèrent faible et paresseux. Devant l'insistance de leur fille, ils donnent timidement leur accord à ce mariage. Leur futur gendre a acheté de son père, avaricieux, une vieille maison au fond d'un rang, où il amène vivre Corinne, obligée de déchanter au contact quotidien d'un mari égoïste et d'une famille de sans-cœur, incapable du moindre geste de générosité. Seule Juliette, la sœur de Laurent, veuve et propriétaire d'un restaurant, a le cœur sur la main. Son mari parti dans les chantiers, Corinne, pour boucler ses fins de mois, accepte le poste d'institutrice, à l'école du rang, jusqu'à ce qu'on lui ait trouvé une remplaçante. Elle prend aussi sous son aile un orphelin, Rosaire, un enfant maltraité par son beau-père, Gustave Boisvert. Elle l'inscrit à l'école où elle enseigne. En retour, le jeune l'aide aux travaux de la ferme. Elle décide aussi d'accueillir chez elle le grand-père de son mari, qu'on a placé dans un hospice où il s'ennuie à mourir. À l'approche des Fêtes, elle écrit à son mari pour lui annoncer qu'il sera bientôt père. Laurent fuit toutefois ses responsabilités et, comme elle l'apprendra d'un bûcheron, se réfugie chez un ami aux États-Unis.

Dans le deuxième tome, *Le drame*, Laurent, qui n'a pas



trouvé le bonheur sur la terre de l'exil, revient auprès de son épouse et de son nouveau-né, avec tout au plus quelques dollars en poche. Corinne, qui lui a pardonné, l'accueille dans sa grande générosité et dans sa grande bonté, mais le contraint de se trouver du travail. Il s'engage à la construction de la nouvelle église de la paroisse, mais, toutes les fins de semaine, se paie une sortie à l'hôtel de Yamaska, où il « boit » une bonne partie de sa paye. Corinne, démunie, n'a pas d'autre choix que d'endurer une telle situation. Un jour survient une tragédie : le corps d'un handicapé mental, surnommé Mitaine, est retrouvé sur sa terre, avec, à ses côtés, un sac de toile contenant une somme de près de 700 \$, que Laurent s'empresse de cacher dans le poulailler avec l'intention d'utiliser parcimonieusement cet argent pour ses sorties bien arrosées. Pendant ce temps, Gonzague, l'avaricieux, défie le curé de la paroisse, en faisant construire, en plein centre du village, malgré son accord, un hôtel, aussitôt perçu comme un endroit de perdition. Corinne, de son côté, avec l'aide de l'orphelin, décide de procéder à un ménage du poulailler, envahi par les mulots, envoyant au feu le sac caché par Laurent, sans en vérifier le contenu. Les poches de jute jonchent le sol, ce qui provoque la colère de son mari, qui lui fera payer lourdement son erreur.

Tout est en place pour le troisième tome... Il faut dire que David, qui connaît les lois du best-seller, sait structurer son intrigue pour susciter l'intérêt de ses nombreux lecteurs et lectrices. Non sans talent, il parvient à relancer son action par la multiplication d'événements, qu'il décrit dans une langue simple mais agréable, qui rejoint les amateurs de ce genre populaire. Le misérabilisme est fort bien exploité, car n'est-il pas, en somme, la clé du succès de cet auteur ?

CLAIRE BERGERON

JÉRÔME LAFOND

Brigitte des colères

Éditions Marchand de feuilles,
Montréal

2010, 224 pages

Comme plusieurs adolescents, Brigitte a établi ses quartiers au sous-sol aménagé de la maison familiale. La nuit, au son de la musique de Schoenberg ou des succès des années 1980, elle y accueille des chats errants affamés en mal de caresses. Quoi de plus naturel, direz-vous, lorsque l'on se prend pour une sorcière ! Mais Brigitte se prend également pour un vampire, une meurtrière en puissance ou une terroriste potentielle... En fait, elle « aime tout ce qui est bizarre » et envoyer un bataillon de mulots dans l'église, créer une secte, ou vivre en noir et blanc représentent des fantasmes bien inoffensifs, dans la mesure où elle s'enflamme surtout pour des idées choquantes et macabres.

Premier roman de Jérôme Lafond, *Brigitte des colères* se lit d'une traite. Le personnage qu'il met en scène séduit tout de suite par son imagination débridée. Son génie réside dans ses déclarations à l'emporte-pièce, ses flashes ingénieux et ses manœuvres extravagantes ourdies par désœuvrement bien plus que par malice. Brigitte est une première de classe et, même flanquée de ses amis Karine et Antoine, elle s'ennuie. Depuis sa tendre enfance, elle est en proie à un vague à l'âme indéfinissable et ce mal-être trouve un exutoire passager dans ses divagations et ses colères tantôt rentrées, tantôt furieuses. « Toute cette haine que j'ai en moi. Je crois que ma haine généralisée est un mécanisme de défense. Croyant être constamment en danger de mort, j'utilise la haine pour me prouver que je suis bien vivante » (p. 98). Pourtant, nous ne croyons qu'à demi à cette rancœur. Le côté fantasque de Brigitte cohabite aisément avec sa facette de petite fille sage, qui témoigne d'une sensibilité exubérante dépourvue de véritable méchanceté. À quinze ans, elle



sait tout et est bien déterminée à se différencier du commun des mortels. En cela, elle diffère peu des autres adolescents.

Avec en arrière-plan le village de Sainte-Scholastique et ses paysages rarement bucoliques – du moins aux yeux de Brigitte –, le roman enfle anecdotes familiales, situations singulières et sombres réflexions à un rythme soutenu scandé par le « je » omnipotent de l'héroïne. Les repères culturels semblent situer l'action au tournant des années 1990, mais elle pourrait tout aussi bien se dérouler aujourd'hui. Le regard de l'auteur, entièrement tourné vers le personnage principal, escamote la présence des adultes qui, en apparence peu ébranlés par les choses de la vie, vaquent à leurs occupations avec une aimable indifférence. Seul l'imaginaire de Brigitte tient lieu de creuset. Cette approche accentue le côté insolite du roman, tout comme les crimes non résolus commis dans la région. Toutefois, le versant fantaisiste du récit nous prépare mal au dénouement abrupt qui propulsera l'adolescente au cœur de la réalité. La rencontre avec son prince charmant, par exemple, semble peu étoffée au regard des conséquences tragiques qui en découlent. Ainsi, son ultime colère fait naître des sentiments ambivalents. Peut-être bien parce que pour la première fois nous prenons Brigitte au sérieux.

GINETTE BERNATCHEZ

MARIE-RENÉE LAVOIE
La petite et le vieux
 XYZ, Montréal
 2010, 236 pages
 Coll. « Romanichels »

Plaçant la barre très haut avec *La petite et le vieux*, Marie-Renée Lavoie a réussi une entrée remarquable dans le domaine du roman québécois. Au lieu de se mettre en scène sous le nom d'Hélène, une fillette dont le lecteur suit les chemins tout au long du roman – car il y en a plusieurs –, Lavoie, qui a passé sa jeunesse dans Limoilou, crée un univers que l'on goûte et sent, où la vie des autres protagonistes est aussi savoureuse que celle de l'héroïne. Tous les personnages sont aussi crédibles qu'Hélène, véritable pivot autour duquel évolue le monde de quelques rues à la périphérie de ce quartier de la ville de Québec.

En effet, Hélène, dont la silhouette est dessinée par une main sûre, connaît cette partie de Limoilou comme le fond de sa poche. Elle y côtoie une faune on ne peut plus diversifiée : « désinstitutionnalisés » de l'hôpital psychiatrique Robert-Giffard, chômeurs, ouvriers, alcoolos. Les rues sont plutôt tristes. Pas surprenant que la sœur aînée finira par fuir ce milieu, alors qu'Hélène préfère se réfugier dans le rêve en s'identifiant à Lady Oscar, figure d'une bande dessinée japonaise, belle jeune fille déguisée en chevalier et chargée de veiller à la sécurité de la reine Marie-Antoinette. Suivant son idéal, Hélène préfère qu'on lui donne un prénom masculin, Joe. Elle se rend vite autonome, comme camelot d'abord, ensuite comme serveuse dans une salle de bingo. Qu'elle soit intelligente ne surprend personne. Sa mère, femme forte s'il y en a une, ponctue ses phrases d'un « Cé toute » ne souffrant pas de discussion, alors que le père, comme souvent dans le roman québécois, est un homme faible, doux, très occupé à être malheureux. Sans Roger, « le vieux » du titre, ancien préposé à Robert-Giffard, la vie

d'Hélène serait marquée par la monotonie. Mais Roger est défavorisé des autres *bums* et défavorisés du quartier : il porte (et noie) seul son chagrin. Ses jurons, par lesquels il cache son tempérament de tendre, sont pires (mais aussi plus colorés) que ceux d'un cocher. Il est plein de ressources, toujours disponible quand Hélène-Joe éprouve des difficultés, la sauve *in extremis* d'un violeur. La mère, sa fille, Roger : une constellation autour de laquelle gravitent des êtres drôles, loufoques ou tristes, voire pathétiques.



Que se passe-t-il dans ce roman ? Rien, ou presque. C'est le quotidien qui coule sous nos yeux, la vie ordinaire, avec des remous par-ci par-là. Lavoie est de la trempe d'un *conteur né*. Ce talent, on l'a ou on ne l'a pas. Mais de l'oral captivant l'auditoire à la fiction aussi maîtrisée que celle-ci, il y a un long chemin. Surtout si le texte est écrit à la troisième personne du singulier et, donc, davantage exposé au doute de la part du lecteur. Pour ce dernier, le monde de Limoilou (qui n'a rien à voir avec celui de Michel Tremblay) peut sembler invraisemblable. C'est mal connaître l'imagination féconde de Lavoie, sa plume alerte et rapide, ignorer ses mérites de discours direct en langage vernaculaire, fermer les yeux devant sa finesse et sa justesse de l'observation du détail donnant forme, couleur, relief à ce quartier

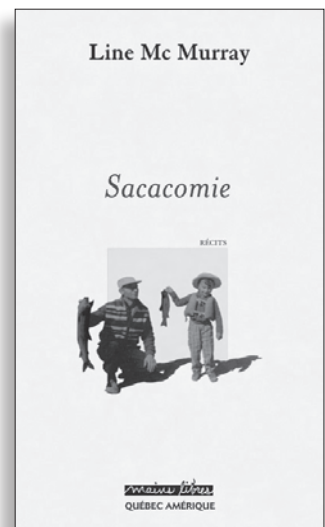
délaissé, à tort, par les écrivains de Québec. En lisant ce roman, vous serez ravi de découvrir une nouvelle voix aux propos clairs, à la fois tendres, lucides et précis devant la réalité des petites gens.

Le début d'une carrière littéraire qui, je l'espère, tiendra ses promesses.

HANS-JÜRGEN GREIF

LINE MCMURRAY
Sacacomie
 Québec Amérique, Montréal
 2010, 334 pages

Toute petite, Line McMurray observait déjà le monde d'une manière bien particulière. Comme la vérité, disait-on, sort de la bouche des enfants, elle avait déjà tendance à croire les théories extravagantes qu'elle ébauchait en patageant dans le lac Sacacomie. Lorsqu'à l'école elle a appris que l'être humain est constitué de quatre-vingts pour cent d'eau, elle en a déduit immédiatement « que l'eau parle à l'eau » et que dans une communion parfaite, tout son « liquide » se mêlait à celui du lac. « Tellement je l'aime et tellement il m'aime », croyait-elle. « C'est cela l'amour : se liquéfier l'un dans l'autre. » (p. 175) Et on ne peut guère se méprendre sur la nature de cet amour, car les vingt-quatre récits, plus qu'enjoués, du recueil ont pour ainsi dire été écrits à la louange du lac Sacacomie.





En réinventant, plus qu'en empruntant, la voix de la fillette qu'elle était, McMurray s'est amusée à reconstituer son enfance bénie au Paradis du pêcheur, la pourvoirie de loisir, chasse et pêche de ses parents en Mauricie. Étant donné que l'auteure, malgré ses origines « franco-écossais-irlandaises », possède une âme italienne, « passion pressante, pâmoison facile, hystérie contenue, timidité confondante et romantisme obsessionnel » (p. 224) donnent le ton. On se laisse rapidement entraîner par un parti pris affiché aussi joyeusement.

Au fil des pages, nous ferons la connaissance de tout un clan issu des familles Julien et McMurray. Il est parfois ardu de décortiquer leurs arbres généalogiques particulièrement branchus, mais nous suivrons sans peine les mésaventures de « la sainte trinité du bonheur sur Terre » : le génial petit frère Berthold junior, Carole la soeurette adorée et Line, qui n'était pas aussi sage qu'elle le pensait... Toujours avec émoi, celle-ci évoquera l'arrivée et le départ de son grand frère adopté Yvon, le Grand Club animé par les estivants et géré avec savoir-faire par un père mélancolique et une mère besogneuse, sa relation avec la mort associée à la perte de plusieurs doigts chez les siens, ainsi que les hivers interminables passés au village de Saint-Alexis-des-Monts, loin de son grand amour : le majestueux Sacacomie.

Puis tenez-vous-le pour dit, puisque c'est elle qui l'affirme, McMurray, titulaire d'un doctorat sur la pataphysique, fait ce qu'elle veut avec les mots. Redondances, orthographe occasionnellement fantaisiste, figures de style

et expressions inventives bouleversent allègrement l'usage courant de « notre » langue. Pour faire image, traduire l'émotion ou donner la parole à un enfant, certes, mais aussi pour le bonheur de façonner un outil qui présente des possibilités infinies. Souvent, lorsque les conifères « se narcissent » dans l'eau, que l'épaulé accueillante devient « aïnesque » et que les grands malheurs sont acceptés avec « philosophie », la poésie pointe le bout du nez.

Les récits regroupés dans *Sacacomie*, enrichis de plusieurs photographies et édités de belle façon, matérialisent un quinzième titre pour l'auteure. Ils ont été écrits dans le sillage de *Nous les enfants / Récits de quand j'étais petite près du lac dans la nature*, publié chez Liber en 2004. Et pour peu qu'il ait conservé une parcelle de son âme d'enfant, le charme jeté par l'Esprit du lac sur les McMurray séduira également le lecteur.

GINETTE BERNATCHEZ

MARIE NDIAYE
Trois femmes puissantes
Gallimard, Paris
2009, 317 pages

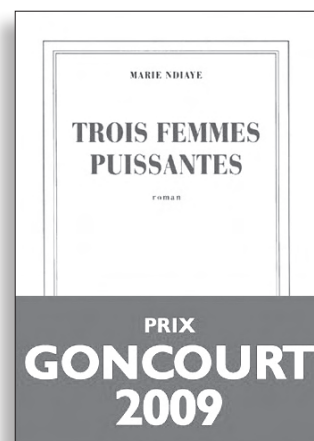
En 2009, l'attribution du Goncourt n'a pas fait l'unanimité dans la presse française : « trop écrit, trop psychologisant, pas assez de négritude, une culture indécise », ou encore « un chef-d'œuvre d'écriture féminine, un des meilleurs romans français de cette décennie ». Il vaut mieux aller voir soi-même de quoi il s'agit.

L'auteure est connue plus pour ses pièces de théâtre que pour

ses romans, publiés chez Minuit et Gallimard. En effet, le roman que voici ressemble davantage à un drame en trois actes, à peine reliés l'un à l'autre. Ils présentent chacun une figure de femme africaine, dont la première, Norah, a fait carrière en France comme avocate ; son père, ancien entrepreneur et propriétaire déchu d'un village de vacances sur la côte ouest africaine, l'appelle pour qu'elle défende son fils, accusé d'avoir eu une relation amoureuse avec la jeune femme de son père qu'il aurait assassinée. Le deuxième acte nous montre le fils d'un aventurier français qui a dû quitter le même lieu que Norah après avoir sauté à la gorge d'un de ses étudiants qui l'avait qualifié de « fils d'assassin ». Il a persuadé sa femme, Fanta, de s'installer avec lui dans un bled perdu quelque part dans le Midi. Ce quadragénaire à l'allure et à la mentalité d'adolescent n'a pu décrocher qu'un emploi minable ; il soupçonne Fanta, ombre furtive (le lecteur ne la rencontre jamais), de le tromper avec son patron. Cette partie du roman, la plus longue, est une descente hallucinante aux enfers de l'âme masculine, égarée par la jalousie, l'amour-propre blessé, la déception d'avoir raté sa vie. Le dernier acte met en scène Khady Demba. Elle vient de perdre son mari et, après quelques mois passés dans la famille des beaux-parents, est forcée par ces derniers à quitter le village pour rencontrer le destin tragique de ceux qui, par tous les moyens, tentent de se refaire une vie en France. La mission de Khady, celle de rencontrer sa cousine Fanta (le seul lien avec ce qui précède), échoue : elle meurt dans un camp de réfugiés lors d'une tentative d'évasion.

Ce résumé ne peut rendre justice au livre à l'écriture hautement sophistiquée, dans un français tellement parfait qu'il pourrait servir de leçon aux grammairiens. Phrases évoluant en spirales, parataxe, vocabulaire

d'une rare précision. Ce qui prime : les descriptions ouvrent des abîmes dans lesquels est jetée l'âme quand elle ne trouve plus d'échappatoires. Car c'est la fuite qui est au centre de ce roman (mais cette construction qui ne tient qu'à un fil, est-elle encore un « roman » ?), la peur devant la réalité, l'impuissance d'affronter le passé qui gruge les fondements d'une vie que les héroïnes croyaient assurée et solidement ancrée dans la société, française ou africaine. Le personnage le plus troublant demeure sans doute l'ex-professeur Rudy Descas, puisque nous ne percevons la personnalité de sa femme qu'à travers lui. C'est un homme clairement bipolaire, qui va de la colère et de la paranoïa envers le monde à la tendresse la plus touchante quand il est en présence de son fils. Son amour fou pour sa femme,



distante, hautaine, inatteignable, le torture atrocement. Ce sont ces attributs qui caractérisent et unissent les trois Africaines, « femmes puissantes ». Elles ne cèdent pas devant les pressions du monde, invariablement exercées par des hommes. Leur pouvoir et leur puissance sont des armes redoutables, voire invincibles, les rendant énigmatiques et provocantes pour leur entourage. Un livre difficile à lire. Mais plus difficile à supporter est encore le combat de ces trois femmes.

HANS-JÜRGEN GREIF

MARTYNE RONDEAU
Game over
XYZ, Montréal
2009, 99 pages
Coll. « Romanichels »

Livre coup de poing ? L'épithète véhicule son lot de clichés mais, encore une fois, Martyne Rondeau ne s'est pas abreuvée à l'eau de rose pour écrire ce troisième roman qui, à l'instar de *Ravaler* et *Ultimes battements d'eau*, parle d'amour malsain, de rage, de sexualité brutale, de folie, et de mort. D'ailleurs, le livre n'aurait pu s'intituler *La partie est terminée*, un titre bénin moins éloquent que l'expression anglaise retenue. *Game over*, une formule consacrée pour notifier la fin d'une partie dans un jeu vidéo, symbolise davantage l'échec sanglant et programmé vers lequel ses personnages se dirigent.

Anticore a quarante-deux ans. Mariée, sans enfant, elle possède une maison de production qui programme des concerts rock cours. Depuis l'adolescence, et sa découverte du groupe Joy Division, la musique tient lieu de refuge contre son frère Polytox, un manipulateur féroce qui a fait de sa sœur l'objet de sa propre folie. Or, un jour, en pleine crise existentielle, Polytox se tournera une fois de trop vers Anticore. Ravagée par son désir insatisfait de mettre au monde un garçon – Batlam – et attribuant son infertilité à son frère, celle-ci le

conviera à un ultime rendez-vous afin de mettre un point final à leur histoire infernale.

Le roman est divisé en trois chapitres, mais l'action s'accomplit en un seul lieu et un seul acte, un peu à la manière d'une tragédie grecque. Didascalies et indications scéniques élaborées soutiennent les âpres monologues d'Anticore, occasionnellement interrompus par les explications pathétiques d'un Polytox aux abois. Ce tandem désaxé se produit dans un décor décadent, au milieu d'un dépotoir, où durant toute une nuit il jouera son va-tout.

En dépit de ce traitement formel, il apparaît bien clairement que nous n'avons pas affaire à une pièce de théâtre. L'auteure, qui se glisse dans la peau de la metteuse en scène, apostrophe parfois les spectateurs fictifs, leur préférant le lecteur « toujours plus absent et plus fort. [...] toujours plus pervers que l'auteur » (p. 59). Mais, en présence d'une intrigue qui cumule les épisodes outranciers, ce procédé, au même titre que le traitement esthétique de l'écriture et la symbolique des prénoms, crée une distanciation qui allège –

un peu – l'ambiance sombre et éprouvante qui se dégage du livre.

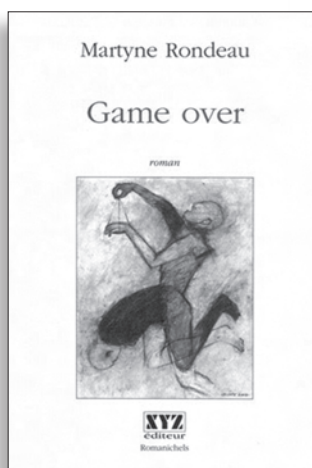
L'œuvre de Rondeau est originale et significative, volontairement déstabilisante. La virulence de son propos semble en appeler des « professeurs de désespoir » qui ont fait frémir Nancy Huston. Est-il besoin de souligner que le roman ne s'adresse pas aux amoureux de la littérature de gare ?

GINETTE BERNATCHEZ

JOSÉ SARAMAGO
Le voyage de l'éléphant
Traduit du portugais par
Geneviève Leibrich
Seuil, Paris
2009, 217 pages

À certains lecteurs, José Saramago fait peur. Personne n'ose dire du mal des livres du Prix Nobel de 1998, mais les rumeurs persistent : l'auteur est « élitiste », ses romans sont d'immenses métaphores, trop lourdes à digérer, tout comme ses phrases en volutes, une ponctuation très particulière, pas ou peu de paragraphes, le discours direct jamais indiqué comme

tel. Il fallait (enfin !) un cinéaste pour transposer le troublant *Aveuglement* en images (F. Meirelles) et mieux faire connaître Saramago. Pourquoi pas *La caverne*, publiée au Seuil en 2002, ou encore *La lucidité* (2006) ? « Trop difficile, pas assez accrocheur, trop intellectuel », diront les uns, alors que d'autres soutiendront que ces livres ne peuvent simplement pas être adaptés, si l'on veut garder leur caractère percutant, l'ironie cinglante et (souvent) amère devant la bêtise, éternelle et toujours renouvelée, de l'être humain, pour lequel l'auteur éprouve pourtant une immense pitié, une compassion sans bornes face aux laissés-pour-compte du monde. Sans oublier son mépris des politiques, ces hommes retors, égoïstes, malhonnêtes, d'une vénalité écœurante. « Pas étonnant, vous



dira-t-on, Saramago est un vieux communiste sans remords, un anarchiste ». C'est injurier un homme de 87 ans qui s'est battu, pendant sa longue vie, pour la dignité humaine.

J'avoue candidement être un incondicional de cet auteur, au même titre qu'Elias Canetti (nobélisé en 1981). Si vous avez cru aux commentaires de certains critiques, oubliez-les et entrez dans l'univers de Saramago en lisant ce *Voyage de l'éléphant*. L'histoire est simple : l'archiduc Maximilien d'Autriche (nous sommes en 1551) est le cousin de la reine Catarina de Portugal. Il sera bientôt à la tête de l'empire germanique et l'homme le plus puissant du monde. Pour garder la bienveillance des Habsbourg envers ce petit pays qu'est le Portugal (pourtant une force considérable européenne, conquêtes obligent), le roi João III cherche un cadeau à la hauteur du rang de Maximilien. La reine suggère d'offrir Salomon, un éléphant venu des Indes, de la colonie portugaise de Goa, avec, en plus, Subhro, son cornac. L'idée est merveilleuse ; reste le transport de l'immense bête qui mange quantité de foin, boit des hectolitres d'eau par jour, doit être bichonnée. Et voilà que commence le voyage de Salomon, à travers le Portugal, la Castille, lentement, avec méthode, puis on passe par Gênes, Padoue, les Alpes enneigées. L'archiduc et sa femme, le premier émerveillement passé, trouvent le mastodonte plutôt encombrant, alors que le cornac est carrément irritant, puisqu'il commente du haut de sa monture les mœurs et les coutumes des Occidentaux. La voix narrative (celle de l'auteur, qui se cache parfois derrière Subhro) se fait acide et bienveillante à la fois : elle révèle le calcul politique, la connivence de l'Église avec le pouvoir séculaire, la cupidité et la duplicités des prêtres qui, à Padoue, vont jusqu'à demander à Subhro de faire faire à Salomon un miracle en s'agenouillant devant la

cathédrale vouée à saint Antoine. Tous ces événements sont racontés avec la verve habituelle de l'auteur, qui prend clairement ses distances devant les aléas du monde.

L'éléphant arrivera sain et sauf à Vienne, où il vivra encore deux ans. Lisez vous-même ce qu'on fera de sa dépouille...

Un mot sur la traduction. Geneviève Leibrich a traduit presque tout l'œuvre de Saramago, et pour cause : elle transpose à merveille la fluidité de sa langue, ses phrases souvent capricieuses avec, ça et là, des aspérités nous rappelant que toute traduction est perfectible. Pour la fin de 2009, l'auteur nous annonce un nouveau roman dont j'ai pu lire quelques lignes (la traduction viendra sans doute l'an prochain). Cette fois, il s'agira de Caïn et de sa descendance. Rien que le premier paragraphe vous fera dire : « Ça promet ! ». Alors qu'on le croyait très malade, presque agonisant, Saramago est revenu en force – pour notre plus grand plaisir.

HANS-JÜRGEN GREIF

ANDRÉ SCHWARZ-BART
L'étoile du matin

Seuil, Paris
2009, 251 pages

Il est difficile de classer ce livre : roman ou roment (comme dirait Régine Robin), saga familiale, autobiographie romancée, fable hassidique, récit du destin du peuple juif. *L'étoile du matin* n'appartient à aucune catégorie, il est tout cela à la fois. Après le succès mondial du *Dernier des Justes*, qui lui avait valu le Goncourt en 1959, Schwarz-Bart (graphie occidentalisée du nom polonais, Szwarcbart, indiquant son appartenance aux juifs ashkenaze de l'Europe de l'Est) n'aura écrit par la suite qu'*Un plat de porc aux bananes vertes* (en collaboration avec sa femme Simone, 1967) et *La mulâtresse solitude* (1972). Après ces deux échecs, plus rien. On savait pourtant que l'auteur, décédé en 2006, travaillait : pièces

de théâtre, scénarios, un livre à paraître. Ce n'est que l'an dernier que Simone Schwarz-Bart a décidé de publier ce dernier livre fantôme auquel personne ne croyait plus, écrit, puis détruit, pour être réécrit pendant plus de trente ans. Un texte essentiel, car il ne s'agit pas d'un simple ajout à l'immense bibliothèque dont nous disposons au sujet de la *Shoah*, transposée en images bouleversantes et en mots, par Claude Lanzmann (*Le lièvre de Patagonie*, paru quelques mois seulement avant l'œuvre de Schwarz-Bart, auquel il ne porte nullement ombrage). L'œuvre que voici est une lecture incontournable pour nous tous.

L'ancêtre du petit Haïm, le personnage central, était un homme saint, un *tzaddik* comme il en surgit de temps en temps dans la communauté des Hassidim. Rapetasseur, ou artisan savetier de profession, il avait choisi un patronyme allemand, « Schuster », ce qui signifie *cordonnier*. Et quel meilleur nom aurait-il pu trouver pour signifier que, depuis la croix sur laquelle les soldats romains avaient cloué un homme appelé Yohoua, plus connu comme Jésus, les juifs ont usé les semelles de leurs chaussures en parcourant le monde entier, cherchant refuge jusqu'en Afghanistan, en Chine même ? C'est cette course devant les persécutions sans relâche qui nous est relatée ici. Mais *L'étoile du matin*, titre rempli de promesses, est composé en grande partie du *kaddish*, la prière

pour les morts, avant d'avancer une théorie de l'espoir pour les juifs, concentrée pour l'essentiel sur l'État d'Israël. Sous la plume de Schwarz-Bart, les siècles de persécutions sont racontées avec beaucoup d'humour : du passé et de ses souffrances, il vaut mieux en rire, en faire des chansons drôles et danser jusqu'à en perdre haleine. Mais quand Haïm assiste à l'assassinat de toute sa ville, de sa famille, à l'extermination des juifs qui se poursuivra dans le ghetto de Varsovie, le rire devient impossible. « Extermination » : ce mot horrible, les nazis l'ont remplacé par celui de « solution finale », euphémisme intolérable, d'un aussi insupportable sarcasme que l'inscription au-dessus des portes menant à l'enfer d'Auschwitz dont Birkenau et ses fours crématoires n'étaient que le prolongement, « Le travail rend libre ». En effet, les travaux forcés dans les camps ont libéré les corps des prisonniers du fardeau de la vie. Les pages consacrées au ghetto et à l'existence de Haïm sous les rafles nazies sont d'une telle intensité qu'elles ne manqueront pas d'émouvoir le plus abruti des néo-nazillons, aussi ignare qu'il soit, et pour qui la croix gammée est le symbole de la supériorité de la race aryenne et non pas celui de la Mort : d'un peuple, de millions d'hommes et de femmes que le sort avait liés à une machine absurde, issue des pires cauchemars de Kafka. Il est impossible de sortir de ce livre intact et inchangé. Avec cette œuvre, Schwarz-Bart répond à la question-défi qu'il s'est posée : « Un individu peut-il porter le deuil de tout un peuple ? » (p. 251). Pendant trente ans, l'auteur a vécu avec les morts, sans nier aux vivants le droit d'écrire de la poésie après Auschwitz.

HANS-JÜRGEN GREIF





Slam poésie du Québec

dirigé par Pierre Cadieu

Un phénomène qui fait fureur au Québec!

Le slam vous intéresse?
Vous voulez en lire?

Voici la première anthologie panquébécoise qui se consacre à ce nouvel art déclamatoire.

Avec le slam, il ne s'agit plus de lire un poème, mais bien de le communiquer avec émotion ou de la scander avec conviction.

Un livre à lire et à relire à voix haute!



Illustration: Éric Péladeau

Collection « Ado » n° 87
264 pages, 12,95 \$
ISBN 978-2-89537-180-9

Éditions Vents d'Ouest
www.ventsdouest.ca

NICOLE
BROSSARD
Le désert mauve



Avec cette réédition d'un grand classique, plongez dans le premier roman post-moderne québécois.

Consultez les dossiers pédagogiques disponibles sur notre site



www.edtypo.com

TYPO

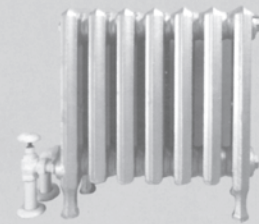
Une compagnie de Quebecor Media

OLIVIA TAPIERO
Les murs
VLB éditeur, Montréal
2009, 152 pages

Avec *Les murs*, Olivia Tapiero, étudiante en littérature à l'Université McGill, a remporté le prix Robert-Cliche dit de la « Relève du roman québécois » en 2009. Plusieurs lecteurs et lectrices seront tentés de classer cette première œuvre dans les romans autobiographiques. Mais en réalité il n'en est rien, ainsi que l'a affirmé la jeune romancière qui a déjà un deuxième roman en gestation.

Les murs raconte la tragique descente aux enfers d'une jeune adolescente anorexique et suicidaire que des parents, nettement éprouvés, doivent confier d'abord au personnel d'un hôpital puis, comme la situation est loin de s'améliorer, à celui d'une institution psychiatrique. Tout n'est pas gagné pour autant, car la jeune fille met plusieurs mois à entreprendre ce qu'on pourrait appeler une guérison, à tout le moins une amélioration. Tout au long des traitements qu'elle refuse et qui la confinent à une grande solitude, elle ne cesse d'avoir des idées suicidaires. Elle en veut à la vie comme elle en veut à son corps; elle les hait tous les deux: « [...] non je ne mangerai pas, non, je ne mangerai pas, la simple idée de manger me fait paniquer, l'action elle-même serait trop compliquée, je veux être

vide et je me sens pleine, non, je ne mangerai pas, pas aujourd'hui, c'est trop, trop pour le corps, je veux qu'il disparaisse, je ne l'aiderai pas, je ne le nourrirai pas, non, je le hais, manger est inconcevable » (p. 80). Elle ne souhaite qu'une chose: mourir, et en veut à ceux et celles qui veulent qu'elle vive à tout prix alors que, pour elle, le spectacle de la vie est déprimant, ennuyant. Elle se confond à ce « triste spectacle,



un spectacle pathétique » (p. 106). Elle est convaincue que « [l]e grand mythe de la folie ne semble plus rien signifier, il est devenu une chambre et un lit et de l'ennui, beaucoup d'ennui [...] ce spectacle n'est pas un spectacle, c'est ma vie et c'est pitoyable », confie-t-elle à ce journal qu'elle nous donne à lire en se mettant à nu (*ibid.*).

Ce qui fait la valeur de cette première œuvre, c'est le réalisme dont fait preuve la jeune romancière, qui a réussi, sans doute à la suite de recherches sérieuses et, peut-être, de collectes de témoignages, à entrer dans la peau de son héroïne et à traduire ses sentiments et ses émotions dans une langue de belle, de grande qualité, de langue riche, sans être recherchée, où la répétition participe au désarroi, au désespoir de l'adolescente, qui refuse la vie et ses attraits. Quelle occasion nous donne Olivia Tapiero de réfléchir sur le sens de la vie qui nous est donnée, qui est si précieuse pour certains, si dérangeante pour d'autres! Si ce roman nous conforte, nous professeurs, de vanter les mérites de la littérature, cette jeune femme, à l'avenir prometteur, laisse deviner que notre enseignement n'est pas vain et peut porter des fruits. Qui a affirmé que les jeunes n'avaient rien à dire?



AURÉLIEN BOVIN



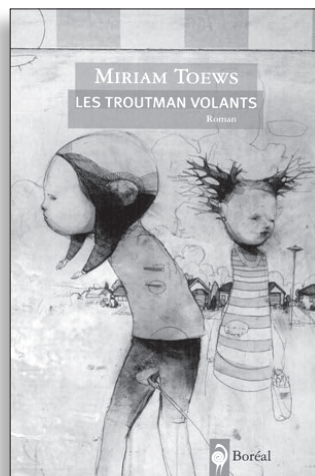
MIRIAM TOEWS
Les Troutman volants
 Boréal, Montréal
 2009, 318 pages

Venant tout juste de vivre une rupture amoureuse, Hattie Troutman doit quitter Paris, où elle s'était installée, pour revenir au Canada s'occuper des enfants de sa sœur, Min, internée en psychiatrie pour la énième fois. Quoique les enfants aiment bien leur tante, Thebes (11 ans) et Logan (15 ans) ne sont pas de tout repos. Ils possèdent tous deux un esprit artistique fort développé et leurs aptitudes sociales de même que leur compréhension du monde qui les entoure sont pour le moins particulières.

Rapidement, la situation devient dramatique : alors que Min, toujours à l'hôpital, semble désirer la mort plus que jamais auparavant, Hattie, sentant ses habiletés de gardienne faillir, décide de prendre les enfants et de se lancer à la recherche de leur père, qui vit quelque part dans le sud des États-Unis. Après avoir entassé le nécessaire dans la fourgonnette familiale, les trois Troutman s'embarquent pour une

expédition dont le déroulement sinueux rappellera parfois les récits de la *Beat Generation*.

Entre les péripéties et les accidents de parcours, le caractère des personnages se dévoile tranquillement. C'est ainsi que l'on découvre, derrière les allures insolites de Thebes, une jeune fille alerte et passionnée et, sous l'attitude inexpressive de Logan, un adolescent sensible et compréhensif. Le fil des événements est aussi l'occasion pour Hattie d'essayer de mieux comprendre sa relation avec sa sœur, relation marquée par la



mort de leur père et les fréquents retours de Min en psychiatrie.

Le thème fondamental abordé par Miriam Toews dans ce roman est bien sûr la famille. Ainsi, ce n'est pas par hasard que ce soit une fourgonnette Ford Aerostar, le véhicule familial par excellence, qui mène les trois protagonistes du Manitoba à la Californie. Plus qu'un simple moyen de transport, ce véhicule est le lieu central du récit, transformé tantôt en atelier d'art par la verve créatrice de Thebes, tantôt en « ampli Marshall géant » par Logan, qui aime écouter ses disques au volume maximum. Mais la famille, ici, c'est aussi, et surtout peut-être, la relation complexe et tendue qui unit Hattie et Min. Mitigée à savoir si sa sœur l'aime ou la hait, Hattie ne cesse de se remémorer les événements marquants de leur vie de famille.

En surimpression au voyage réel des Troutman, ce voyage à travers la mémoire nous éclaire graduellement sur la personne de Min, sans pour autant l'extraire complètement de la zone grise où elle se trouve. Aussi, on découvre rapidement que c'est sur ce personnage évasif, sur cette mère présente et absente à la fois que repose tout le drame familial.

Le roman de Miriam Toews met en scène des personnages hétéroclites, des êtres plutôt marginaux, dont l'étrangeté peut parfois surprendre. C'est pourtant cette étrangeté qui finit par les rendre attachants. De la même manière, les dialogues incisifs, qui reproduisent la langue parlée, peuvent au départ être perçus comme un élément déroutant, mais ce sont eux qui rythment le récit, qui lui donnent sa vigueur. La lecture des *Troutman volants* n'en devient que plus agréable.

PIERRE-OLIVIER BOUCHARD

ERRATA

Dans notre dernier numéro, le compte rendu du recueil de poésie d'André Brochu, *Cahiers d'Icare*, aurait dû être signé Julien Saint-Laurent. Nos excuses pour cet oubli.



L'équipe de Québec français tient à remercier Gilles Perron pour les nombreuses années au cours desquelles il aura contribué au succès et à la qualité de la revue en tant que membre du comité de rédaction, directeur adjoint de la revue et chroniqueur Chanson (c'est Denys Lelièvre qui prend le relais de la chronique à partir de ce numéro).

Gilles quitte ses fonctions après avoir beaucoup donné à la revue.

Heureusement pour nous, il reste titulaire du billet d'Humeur.